LA SOCIÉTÉ DE LA TRAHISON

Vincent Cespedes

LA SOCIÉTÉ DE LA TRAHISON

COMMENT
FAIRE CONFIANCE
DANS UN MONDE
OÙ LES TRAÎTRES
SONT ROIS ?

Albin Michel

© Éditions Albin Michel, 2025

À toi, maman adorée. – Jamais traître.
Toujours là.
Et à toutes les mamans du monde,
veilleuses d'avenir.

« Entourez-vous d'êtres humains, mon cher James.

Il est plus facile de se battre pour eux que pour des principes. Mais… ne me décevez pas en devenant humain vous-même. Nous perdrions une merveilleuse machine. »

Ian Fleming, *Casino Royale*

Con los pobres de la tierra
Quiero yo mi suerte echar
(« Mon destin, je veux le faire
Avec les pauvres de la terre »)

Joseíto Fernández, « Guantanamera »

INTRODUCTION

ÉTAT MODIFIÉ DE CONFIANCE

> « Nous pouvons parfaitement être
> une société de salopards.
> Avec des droits. »
>
> Angélica Liddell

C'est un homme qui, par jalousie ou cupidité, manipule les documents légaux pour s'emparer de l'héritage familial, laisse son propre frère sans rien et brise ainsi leur relation à jamais. C'est cette femme qui découvre, après des années de vie commune, que son partenaire mène une double vie – et tout ce qu'ils avaient construit ensemble vole en éclats. C'est ce groupe d'amis soudés, jusqu'à ce que l'un d'eux commence à divulguer leurs secrets les plus intimes pour son propre bénéfice et détruise ainsi, irrémédiablement, la confiance qui les unissait. C'est cet employé qui met toute sa foi en un collègue

de longue date et découvre que ce dernier l'a manipulé pour s'assurer une promotion. Ces trahisons, qu'elles soient familiales, amoureuses, amicales ou professionnelles, sont parmi les plus traumatisantes et universelles que l'on puisse vivre. Elles ébranlent les fondements mêmes de notre existence et creusent des gouffres dans nos chemins de confiance.

La trahison est le fait qu'un individu, après avoir tissé une alliance honnête ou factice, opère le choix délibéré de contredire les attentes de l'autre pour en tirer un avantage au détriment de celui-ci. Se hissent sur le trône de notre époque des figures politiques, machiavéliques, qui déguisent des coups d'État en réformes démocratiques, tandis que des magnats de la finance tissent des toiles de manipulation de marchés avec les fils de l'information privilégiée. Dans l'arène technologique, des stratèges usurpent l'innovation et trahissent sans scrupule partenaires et promesses pour régner en monopoles. Le domaine du divertissement a tellement romancé la trahison que Shakespeare lui-même en perdrait son anglais élisabéthain. Tout comme le sport, avec sa quête de contrats dorés et ses victoires entachées de dopage. Même les sanctuaires de l'éducation et les bastions des organisations non gouvernementales ne sont pas à l'abri, infiltrés par ceux qui détournent leurs missions à des fins personnelles ou politiques. Dans cette ère de trahisons couronnées, le serpent du

jardin d'Éden serait presque considéré comme un conseiller en relations publiques.

La trahison n'est pas le simple rejet des responsabilités ou des obligations implicites ou contractuelles : elle entraîne souvent un renversement d'allégeance en faveur de l'autre camp et s'accompagne d'une attitude d'indifférence (donc d'hostilité passive) ou d'hostilité frontale à l'égard de celui qui était considéré précédemment comme un allié. Précédée par la tromperie et un manque de transparence, la trahison est moralement répréhensible, en particulier lorsque le traître tire une plus grande force de son acte tout en fragilisant le trahi. Mais la trahison peut également servir à déjouer un abus ou une emprise. Dans de tels cas, elle représente un moyen salvateur de surmonter l'injustice : une « contre-trahison » d'émancipation déjouant une trahison aliénante. L'affaire est d'autant plus complexe que la notion de trahison ne cesse d'évoluer. De changement politique d'allégeance envers un suzerain, le mot s'est « psychologisé » au fil du temps pour se faire l'écho de postures narcissiques et d'impostures virtuelles, magnifié et déformé par le prisme impitoyable des réseaux sociaux. Avec un sentiment collectif d'exaspération, d'humiliation et de désillusion, les citoyens ne ressentent-ils pas une trahison continue, exacerbée par des débats et des choix qui se soustraient à toute forme de délibération démocratique ?

Objet d'un jeu télévisé, la trahison est devenue une expérience inattendue que j'ai accepté de mener en me joignant à la deuxième saison du jeu *Les Traîtres* sur M6 en 2023. Sans le vouloir, j'ai incarné la contradiction vivante décrite par Guy Debord dans *La Société du spectacle*. Auteur du premier livre critique sur la téléréalité (*I Loft You*, 2001), je suis devenu la pièce maîtresse d'un spectacle sadique, explorant de l'intérieur les montages que j'avais observés et dénoncés de l'extérieur. Cette ironie, loin de m'échapper, a enrichi ma réflexion. Tout du long, elle m'a rappelé l'expérience de Stanford, qui a révélé comment des individus, placés dans un certain contexte, peuvent adopter des comportements extrêmes. Menée en 1971 par le psychologue Philip Zimbardo au sein de la prestigieuse université américaine, cette étude de psychologie a plongé des étudiants dans un simulacre de prison. Les participants ont été aléatoirement assignés à deux rôles : gardiens ou prisonniers. Ce qui avait débuté comme une exploration des jeux de pouvoir et de l'impact de la fonction sur le comportement a rapidement dégénéré en un scénario oppressif et déshumanisant. Les « gardiens », investis d'une autorité factice, ont adopté des conduites de plus en plus autoritaires, tandis que les « prisonniers » se sont soumis, certains tombant dans des états de détresse émotionnelle aiguë. Prévue pour

durer deux semaines, l'expérience a été interrompue au bout de six jours devant l'escalade des abus. Ce qui rend l'expérience de Stanford particulièrement révélatrice, c'est la rapidité avec laquelle des individus ordinaires ont pu être entraînés à agir de façon tyrannique, démontrant la puissance de la situation et du contexte sur les comportements humains. Un éclairage sur les dangers inhérents au pouvoir et sur les effets de la dépersonnalisation, qui suggère que, sous certaines conditions, la frontière entre un « bon » et un « mauvais » comportement peut devenir étonnamment poreuse. Dans cette veine, mon immersion dans *Les Traîtres* m'a confronté au plaisir que l'on peut éprouver à manipuler, trahir, et même à trouver une forme de plaisir coupable dans cet exercice sans scrupules, le tout sous le voile de l'immunité fourni par le cadre du jeu.

Y participer, ce fut un peu comme chercher la vérité dans une assemblée de politiciens : on sait qu'elle est quelque part, mais tout le monde semble l'avoir oubliée à la maison. Au cœur de ce château criblé de caméras, loin de l'abstraction des débats intellectuels, j'ai vécu dans ma chair et en condensé les dilemmes moraux et les manipulations qui agitent les obsédés du pouvoir et les tourmentés de la frustration. Techniciens, journalistes, producteurs, spectateurs, candidats : tous ceux qui participèrent de près ou de loin à ce jeu-qui-n'en-est-pas-un répétaient à satiété qu'il offrait une véritable « leçon de

vie », sombre et spectaculaire. La plupart des autres participants – je l'ai compris pour m'être entretenu avec eux après la tourmente – en sont sortis pareillement bouleversés et méditatifs. Hantés des semaines durant, revisitant en boucles des détails mal perçus alors, connectant des indices, réévaluant des stratégies. Une sorte d'accélérateur de particules des jeux de dupes qui gouvernent notre monde, et qui trouve son origine dans une véritable histoire de désespoir et de trahison…

Le *Batavia*, navire de la Compagnie néerlandaise des Indes orientales, quitte Texel en octobre 1628, chargé de 330 personnes et d'une cargaison précieuse. Ce voyage, destiné à faire fortune dans le commerce des épices, tourne au cauchemar. Après s'être échoués sur les récifs au large de l'Australie en juin 1629, les survivants se retrouvent dispersés sur des îles désolées. Jeronimus Cornelisz, un psychopathe charismatique, prend alors le pouvoir et déclenche un règne de terreur, orchestrant le massacre de 125 personnes pour asseoir son contrôle et pirater les secours à venir. Une lutte désespérée pour la survie s'engage alors parmi les naufragés. « Pour les mutins, les meurtres finirent par devenir un simple divertissement, note l'historien Mike Dash. En d'autres circonstances, le meurtre servait aux mutins à prouver leur loyauté envers leur chef[1]. »

Marc Pos, producteur de télévision néerlandais, s'inspira de cette tragédie pour créer *Les Traîtres*. Fasciné par l'histoire du *Batavia*, il envisage un format où les participants doivent évoluer dans un environnement similaire, confrontés à la duplicité et à la nécessité de former des alliances incertaines pour préserver leur place. Le jeu, il faut l'avouer, était totalement prenant. Les joueurs étaient secrètement divisés en deux groupes : les « Traîtres » (3) et les « Loyaux » (15). Les premiers devaient éliminer les seconds sans être démasqués, tandis que les Loyaux tentaient de les identifier et de les éliminer à travers des discussions et des votes quotidiens. Chaque nuit, les Traîtres se débarrassaient d'un Loyal en secret, celui qu'ils jugeaient le plus dangereux. Le jeu prendrait fin lorsqu'il ne resterait plus que quelques participants, avec la victoire revenant aux Traîtres s'ils n'étaient pas démasqués, ou aux Loyaux s'ils avaient réussi à les éliminer. Un jeu de déduction sociale avec cent techniciens, quinze caméras, un drone pour les plans aériens et un château en toile de fond. Un enfer en carton-pâte, pavé de mauvaises intentions.

Happés-torturés par le dispositif, nous y retrouvions l'angoisse d'être abandonnés et l'urgence de pactiser pour survivre, mais nous gagnions aussi une maturité très spéciale, une fois libérés. Comme si le jeu avait été une initiation. Il nous avait autorisés et encouragés à tromper, à manipuler, à mentir.

Il rendait télégéniques et légitimes les visages distordus par la rage, les paroles qui menacent et les regards qui tuent. Il mettait au pinacle les trahisons et les coups bas, parfois en les montant en épingle à partir de broutilles, cherchant sans arrêt à pousser la tension à son comble ; et le présentateur, magicien-humoriste, campait un personnage suintant de joie sadique et d'espièglerie. « Que l'on m'apporte mon premier jouet ! » ordonnait-il en parlant de nous. Oui, ce jeu oppressant au possible nous soulageait paradoxalement du poids… de la trahison ! En s'intitulant *Les Traîtres*, en rendant la trahison *obligatoire*, excitante, attendue, le jeu nous a fait vivre, par sa nature parodique même, hors *vraie* trahison – ce qui arrive rarement dans la vie quotidienne. S'attendre à être trahi annule l'effet de surprise qui est la condition même d'une trahison réussie. Il faut normalement que le trahi se leurre longtemps pour tomber brusquement des nues. Mais notre programme durait dix jours, rassemblait des gens qui – pour la plupart – se rencontraient pour la première fois, et faisait de la « trahison » son argument central. Autant dire que la méfiance y était la règle, et le simulacre de confiance, la loi. L'étonnement venait plutôt du fait qu'il arrivât, au hasard d'alliances ficelées à la hâte et de déductions hasardeuses, qu'on ne se trahisse pas. Et comme nous devenions tous des machines à trahir, il n'y avait plus personne à trahir *vraiment*. Les rôles fusionnaient (traîtres et trahis,

bourreaux et victimes), au point de ne plus vouloir rien dire. Le jeu tenait donc plus de la simulation et de la dissimulation que de la trahison, qui exige de réelles complicités à briser, des règles tacites à transgresser et un fond d'insouciance à salir. L'expérience traversée dans *Les Traîtres* détournait ainsi la méfiance de son rôle primitif d'alerte, elle la rendait sensible à elle-même, à son être propre, en la faisant jouer à vide, sans nécessité vitale.

Le montage lui-même – et c'est le principe – commettait une forme de trahison en distordant la réalité des rapports de pouvoir effectifs. En effet, alors que les trois « Traîtres », armés de l'information et de la connivence, orchestraient le jeu depuis une position de force occulte, le montage les présentait comme des figures vulnérables et fragiles, en proie à la meute des Loyaux. En réalité, une minorité informée et détenant le pouvoir suprême de bannir n'importe quel Loyal durant la nuit surclasse une majorité désunie et désinformée, ce qui n'est pas sans rappeler les mécanismes du capitalisme où le pouvoir et l'information sont clés. Nous avons vu que ce jeu, plébiscité dans son pays d'origine, les Pays-Bas – berceau du capitalisme moderne –, tirait ses racines d'une lutte où triomphait la loi du plus fort et du plus rusé. Une tragédie maritime qui illustre de manière dramatique les stratégies de domination dans un contexte où la morale et l'éthique sont reléguées au second plan face à

l'ambition et à la duplicité. La réception enthousiaste de ce format dans une société qui a historiquement embrassé le commerce et l'expansionnisme comme piliers de sa prospérité n'est pas anodine : elle reflète une acceptation – voire une admiration – pour les tactiques de ceux qui parviennent à manipuler et à dominer leur environnement au détriment des principes démocratiques de transparence et d'équité. Ce que ce jeu cache au montage mais révèle en creux, c'est qu'une minorité informée triomphera toujours, à deux conditions : 1/ la minorité doit rester secrètement soudée, au détriment de la majorité ; 2/ la majorité doit rester désunie, chaque membre tremblant pour son intérêt personnel. *Les Traîtres* sont ainsi le symptôme d'une époque qui rend glamours les jeux de massacres par tromperie et manipulation.

Comment expliquer la force destructrice de la trahison dans nos vies ? Peut-on identifier les mécanismes psychologiques et sociaux qui conduisent un individu à trahir ceux qui lui sont les plus chers, ou à survivre au traumatisme d'une trahison ? Comment la trahison, dans sa forme la plus crue et personnelle, peut-elle redéfinir notre perception de la confiance et de la loyauté dans notre quotidien ? Comprendre la trahison dans sa dimension la plus intime constitue le cœur de la première partie de cet ouvrage. Nous y explorerons comment elle surgit

dans les relations et comment elle peut bouleverser les fondements mêmes de notre existence.

Mais les leçons tirées de ce jeu de simulation ne s'arrêtent pas là. Elles m'ont conduit à réfléchir à une question plus vaste : et si ces trahisons personnelles, aussi dévastatrices soient-elles, ne constituaient que la surface d'un phénomène bien plus profond et systémique ? Et si cette propension à trahir dans les relations individuelles n'était qu'un reflet des trahisons qui gangrènent nos institutions, nos gouvernements et nos structures économiques ? Dans la deuxième partie de cet ouvrage, nous explorerons cette hypothèse, en examinant comment la trahison s'est progressivement institutionnalisée et a infiltré chaque strate de notre société, et ce que cela signifie pour notre avenir collectif. Nous nous interrogerons sur les mécanismes qui ont permis à la trahison de devenir une composante structurelle de nos systèmes politiques, économiques et sociaux.

Enfin, une fois ce diagnostic établi, il restera à envisager des solutions. Comment, après avoir traversé ces constats amers, pouvons-nous restaurer la confiance ? Comment surmonter cette ère de trahison et de rancune pour rétablir des fondements sains de coopération et de loyauté ? La troisième partie de cet ouvrage proposera des pistes pour une renaissance de la confiance, non pas sur l'oubli des offenses, mais sur une véritable résolution des injustices qui les ont engendrées.

I

Les mécanismes de la trahison

« Il y a le soleil, le ciel et la mer.
Et puis quoi.
Un tissu de mensonges. »

Sofia Queiros

Quand la trahison éclate au grand jour, elle déclenche chez le trahi une explosion d'états d'âme contradictoires. Proche du *deuil*, car l'amour doit être jeté au bûcher ; proche de la *déclaration de guerre*, car, des cendres de l'amour, une inimitié doit naître. Deux devoirs déchirants, pour ne pas dire impossibles. C'est pourtant l'injonction effroyable ordonnée au trahi par le traître : devenir monstrueux au plus vite, *trahir à son tour* la nature d'un lien qui nourrissait son identité profonde. Mais trahir son traître, c'est comme vouloir défier à nouveau un adversaire qui vient de remporter le match ;

boxer seul sur le ring pour la revanche, dans une salle aux projecteurs éteints et vidée de ses spectateurs. Le mal est déjà fait. Et s'il fait mal, c'est qu'il a été bien fait. Toutes les ripostes, anticipées par le traître, semblent vaines.

Dans sa longue nuit d'hypocrisie, le traître a en effet préparé ce renversement funeste, tandis que le trahi doit en prendre la mesure sur-le-champ, dès que la crise éclate. Bouleversé par la soudaine disparition d'un allié auquel il a donné sa confiance. Bouleversé par la soudaine naissance d'un adversaire qu'il doit à présent affronter et qui ressemble trait pour trait à cet allié envolé. À qui doit-il donc faire face ? À *quoi* ? À un fidèle devenu infidèle, qui connaît et exploite ses faiblesses. Humain et bienveillant avant la crise ; inhumain et malveillant, après.

La trahison prouve que, parfois, le plus grand des tours de magie consiste à faire disparaître la confiance sous les yeux ébahis du trahi. C'est bien lui qui confère à la situation son caractère de « trahison », en raison de ses attentes bafouées. Le traître peut reconnaître ou non avoir trahi, mais c'est la perception du trahi qui donne à la situation son caractère ouvertement conflictuel. C'est la confiance qui s'écroule sans pouvoir se remettre aussitôt d'aplomb. Lui succède le plus souvent une rancune poisseuse et tenace, et si la relation